



PRIX DU
PRÉSIDENT
POUR LES JEUNES ÉCRIVAINS



À PROPOS DU PRIX

Le Prix du Président pour les jeunes écrivains a été lancé en 2015 pour célébrer les talents d'écriture des jeunes de l'Ontario.

Chaque année, les élèves de la 7^e - 12^e années sont invités à soumettre leurs nouvelles et leurs essais personnels à ce concours d'écriture dans trois catégories :

7^e - 8^e années
9^e - 10^e années
11^e - 12^e années

COMITÉ DE SÉLECTION

Franco Guttierrez a obtenu sa Maîtrise en Éducation de l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario à l'Université de Toronto. Il est actuellement coordonnateur du Programme des pages à l'Assemblée législative de l'Ontario.

Haley Shanoff est coordonnatrice des expositions et programmes à l'Assemblée législative de l'Ontario. Elle gère les programmes artistiques à l'Assemblée législative, y compris le Prix du président pour les jeunes écrivains, le Prix du livre du président et le Programme arts de jeunesse.



2020 PRIX DU PRÉSIDENT POUR LES JEUNES ÉCRIVAINS

7^e - 8^e année

GAGNANTE

Mirren Litchfield - *Juste après le tournant*

MENTION HONORABLE

Sophia Bianchi - *L'héroïsme n'a pas d'âge*

9^e - 10^e année

GAGNANTE

Casey Kisielewski - *N'est-ce pas extraordinaire?*

MENTION HONORABLE

Blaze Cucksey - *À chaque souffle*

11^e - 12^e année

GAGNANTE

Saihaj Rehsi - *La vie d'un jeune sikh*

MENTION HONORABLE

Lily Boughton - *La gardienne*

*Ce document est une traduction du texte original.

GAGNANTE (7^e - 8^e année)

Mirren Litchfield - *Juste après le tournant*

La fébrilité dans l’air est palpable, aussi consistante que du miel. Et l’atmosphère est aussi collante, comme elle l’est souvent quand se termine l’année scolaire et que les vacances sont sur le point de commencer. Ce climat chaud et collant, cette fébrilité, cette excitation, tout le monde la ressent. L’humeur de notre chienne a changé dès que nous avons commencé à faire les bagages. Elle sait que nous sommes sur le point de partir et elle ne veut pas être oubliée. Juste au cas, elle s’installe tout près, pleurnicheuse, et se fait aussi incontournable que possible à côté des sacs. Mon père la fait sursauter en rentrant par la porte d’entrée. Il ramasse deux autres sacs et ressort. La fourgonnette étant chargée et le vieux canot fermement attaché sur le toit, nous soupçons et allons nous coucher tôt. Demain, nous nous réveillerons à cinq heures du matin pour traverser la ville avant que le reste du monde ne soit debout. Nous allons au lac.

Je me réveille au lever du soleil au-dessus de l’autoroute 401 et au son des voitures qui filent à côté. J’ai un vague souvenir de ma mère qui me tire du lit et m’amène à la voiture. Je dois m’être rendormie juste après que nous ayons quitté la maison; il faisait encore nuit. Maintenant, les doux et chauds rayons du soleil emplissent la fourgonnette. Derrière nous, la ville n’est plus qu’une silhouette sur fond rose bonbon, dont la couleur est de moins en moins pigmentée. Ma mère se retourne et me dit en chuchotant, pour ne pas réveiller mon petit frère et ma grande sœur : « On en a encore pour un moment, mais on s’arrête bientôt pour déjeuner. » À l’idée de manger, mon ventre se met à gronder.

Vingt minutes plus tard, nous arrêtons à une halte routière. Après un petit tour à la salle de bain, mes parents se commandent des cafés (« deux laits, deux sucres ») et nous prennent des sandwichs déjeuner pour emporter. De retour dans la fourgonnette, je dévore le mien, mais la texture plastique du fromage et les œufs gélatineux me donnent rapidement la nausée. Je refile mon déjeuner au chien; la pauvre créature est ravie.

Les choix musicaux de mes parents sont tout à fait prévisibles : beaucoup de groupes canadiens, principalement « The Tragically Hip ». Bien que nous chantions en cœur, il est impossible d’échapper à l’ennui de ce périple. Le matin s’allonge, et le soleil fait doucement son chemin jusqu’à son zénith. L’air dans la voiture est de plus en plus chaud et étouffant, et le parfum trop sucré du sapin désodorisant peine à masquer l’odeur de renfermé qui règne dans l’habitable.

Le temps est long, mais certains signaux nous annoncent que nous nous approchons tranquillement du lac. Nous quittons la route principale pour gagner les chemins tortueux. Quinze minutes suffisent pour me donner de nouveau la nausée. « Regardez! s’exclame soudainement ma sœur. C’est la maison au toit bleu! » Nous savons tous qu’une fois cette dernière dépassée, il ne reste que quelques virages avant que le lac ne se dévoile à nous. Tout le monde gigote et étire son cou en espérant être le premier ou la première à apercevoir le lac cet été... Nous sommes si près du but! Un virage, deux virages, trois virages, quatre virages... Et le voilà! « Je le vois! » nous crions tous, plus en canon qu’à l’unisson.

Durant cet aperçu auquel nous avons droit avant le prochain tournant, je peux voir l’eau bleu foncé, presque noire, reflétant le soleil, qui la fait briller comme un ciel étoilé. Nous apercevons enfin les chalets entourés de verdure luxuriante qui bordent le lac. Après le dernier virage, le lac en entier se dévoile à nous. Mon père relâche la pédale de vitesse et se stationne sans difficulté près du quai du village. C’est la bagarre pour sortir de la voiture. Quand je mets finalement pied à terre, je suis accueillie par le craquement du gravier.

Je prends une grande inspiration, laissant l’air frais gonfler mes poumons. Véritable perfection! L’odeur des pins et de l’essence de bateaux se mêle à celle des frites du casse-croûte du bout de la rue. Nous nous affairons déjà à décharger la voiture et à transporter les bagages jusqu’au quai. C’est toujours le même rituel. Je mets mes lunettes de soleil et mon gilet de sauvetage.

D’autres familles déchargent aussi leur voiture et chargent leur bateau pour apporter leurs bagages jusqu’à leur chalet en passant par le lac. Ma mère emprunte la rampe pour mettre notre bateau à l’eau pendant que je fais un dernier tour des réseaux sociaux. Nous n’avons pas de Wi-Fi au chalet, alors ma sœur et moi nous portons volontaires environ une fois par semaine pour naviguer jusqu’au village afin d’acheter du lait et des œufs et de profiter du réseau de la marina pour faire du rattrapage en ligne avec nos amis. Chaque été, notre intérêt pour notre vie sociale urbaine s’amenuise petit à petit au rythme des semaines passées ici. À notre arrivée, j’ai généralement du mal à croire que le phénomène va se reproduire, mais c’est toujours le cas. Je termine une publication sur Instagram au moment où ma mère arrive avec notre petit bateau en aluminium. Nous sommes cinq, six avec la chienne, et nous devons transporter ce dont nous aurons besoin pour les prochaines semaines; il faudra faire deux voyages. Mon père et moi, suivis de la chienne, montons à bord pour faire le premier trajet sur le lac avec ma mère.

Le vent souffle dans nos cheveux, et l’eau nous arrose et nous éclabousse. La chienne, les oreilles au vent, est dressée à la proue de notre petit bateau, comme les sculptures qui ornent l’avant des vieux navires à voiles. Quand elle en a marre, elle marche sur nos provisions, faisant exploser les sacs de croustilles et écrasant les miches de pain. Elle se penche par-dessus bord pour boire les éclaboussures.

Quand nous atteignons enfin notre vieux quai, je ne peux pas m’empêcher de sourire. Mon père commence à préparer le chalet pour l’été en ouvrant l’entrée d’eau, et ma mère retourne au village pour récupérer ma sœur, mon frère et le reste de nos bagages. En entrant dans la chambre des enfants, je me prends une toile d’araignée au visage. C’est une sensation étrange, elle est comme insaisissable : quand j’essaie de l’enlever, c’est comme s’il n’y avait jamais rien eu. Les comptoirs de la cuisine sont recouverts de crottes de souris, et le chalet manque de vie et de chaleur. Ça sent le renfermé. Mon travail est d’ouvrir toutes les fenêtres pour laisser entrer l’air frais. Quand j’ouvre la deuxième fenêtre, une bourrasque fait prendre un dernier envol aux défuntes mouches qui gisaient sur la table de cuisine. Peu de temps après, ma mère, ma sœur et mon frère arrivent et, dans le temps de le dire, nous sommes tous en train de nettoyer et de défaire les sacs. L’union fait la force!

Après environ une heure de travail, bien que nous devrions encore aider nos parents, mon frère, ma sœur et moi filons en douce, mettons notre maillot de bain et plongeons dans le lac pour une petite baignade. L’eau n’est pas froide, elle est rafraîchissante... Du moins, c’est ce que j’essaie de me faire croire. Comme d’habitude, notre chienne hésite avant de sauter à l’eau, mais mon frère la prend par surprise et la pousse dans le lac. Les plaisirs de la baignade lui reviennent en un rien de temps. Les enfants d’à côté nous invitent à sauter du toit de leur remise à bateaux. Nous grimpons l’échelle, puis sautons tour à tour dans l’eau profonde. Je cours aussi vite que possible et je m’envole rendue au bout du toit!

Plus tard dans l’après-midi, des échos intermittents de Radio-Canada se font entendre pendant que nous jouons au cribbage en attendant que le souper soit prêt. Après le repas, nous valsons jusqu’au quai pour regarder le coucher du soleil. Aucun nuage à l’horizon; ce sera magnifique. Mais la voracité des insectes a finalement raison de nous. Nous abandonnons notre plan pour nous réfugier derrière la moustiquaire du chalet. En montant les escaliers, je peux sentir la fumée et l’odeur de guimauves grillées provenant d’un feu de camp à proximité.

Nous nous installons tous pour lire à la lueur d’une lampe, mais rapidement, une première personne se met à bâiller. La fatigue est contagieuse, et nous avons visiblement besoin de sommeil après une si longue journée. Après m’être brossé les dents, je m’étends dans la couchette du bas. Les draps sont froids, mais je sais qu’ils ne mettront pas trop de temps à se réchauffer. La chienne me rejoint dans la chambre et saute sur mon lit. Elle s’assoit sur mes pieds, comme si elle savait que je voulais qu’elle les réchauffe. Elle est épuisée d’avoir autant couru; en ville, elle ne bouge jamais autant. Au fond, c’est le cas pour chacun d’entre nous : nous vivons une vie effrénée mais sédentaire.

Mes paupières s’alourdissent tranquillement alors que je jette un dernier regard par la fenêtre. Sous la pleine lune qui brille haut dans le ciel, une luciole luit au milieu des herbes longues. Je sombre dans les bras de Morphée. Une fois que j’ai fermé mes yeux à contrecœur, la lune devient le soleil dans mes rêves, un peu comme sur un négatif. Un été rempli de baignades, de promenades en bateau et de bon temps en famille m’attend juste après le tournant.

MENTION HONOURABLE (7^e - 8^e année)

Sophia Bianchi - *L’héroïsme n’a pas d’âge*

Anette et Jeremy se dandinaient jusqu’au buffet de la maison de retraite. Leur estomac criait famine, et des arômes alléchants emplissaient leurs narines. Les petits pains moelleux et la soupe à la courge leur faisaient terriblement envie.

Ces amoureux vivaient la belle vie. Une sublime lumière naturelle emplissait la pièce, le personnel de la résidence était exceptionnel et, bien sûr, ils avaient la compagnie l’un de l’autre.

Ils se mirent en file, comme tout vieux couple le ferait. Ils se servirent à manger, comme tout vieux couple le ferait. Enfin, ils se mirent à table en endurant leur dos irrémédiablement endolori.

– C’est tout à fait divin, déclara Anette en humant sa soupe.

Ses cheveux d’argent formaient un chignon, et des cernes faisaient ressortir ses yeux cannelle pleins de sagesse. Son visage était couvert de rides, et l’âge avait alourdi la chair de ses bras. Malgré tout, Anette trouvait son bonheur dans les petites choses de la vie, comme une délicieuse soupe à la courge.

– Absolument, approuva Jeremy.

Contrairement à sa femme, Jeremy respirait la jeunesse et l’excentricité. Il n’avait pratiquement plus de cheveux, et aucune ride, sauf autour de ses yeux azur, animés par un esprit d’aventure. Ce n’était pas surprenant, d’ailleurs, vu le nombre d’aventures qu’il avait vécues au fil des années.

– J’espère que le patron ne nous appellera pas, se plaignit Anette à voix basse. Aujourd’hui, j’ai seulement envie de me détendre et de savourer ma soupe.

– Je ne pourrais être plus d’accord.

C’était leur dynamique : il laissait sa femme parler, et il suivait le pas. Même lorsqu’ils combattaient le crime, c’était la même chose. Mais Jeremy n’aurait changé cela pour rien au monde.

– Je n’ai vraiment pas envie d’affronter de criminels aujourd’hui, ajouta Anette en chuchotant.

– J’ai les articulations en compote.

– Encore l’arthrite?

– Comme d’habitude.

Ils continuèrent de manger leur soupe en silence à l’arrivée des autres résidents. Ils savaient qu’il était interdit de parler du travail devant les Normaux.

Jeremy termina sa soupe, puis se leva lentement pour rapporter son bol. Sa montre se mit à vibrer alors qu’il le déposait. Le message suivant clignotait à l’écran : *Bandits aperçus à la banque Bernard McGee. Une mission vous attend. – Chef.* Les cambriolages de banque n’étaient pas si périlleux, mais ils représentaient tout de même une menace. Irrité, Jeremy échappa un soupir. Mais il savait que quand le devoir les appelle, Anette et lui doivent répondre.

Après tout, c’était ça, la vie des superhéros, même pour ceux qui ont atteint l’âge d’or et qui vivent dans une maison de retraite.

Il fit vite demi-tour pour regarder Anette. Elle avait les sourcils froncés et la mâchoire serrée. Elle avait reçu le même message.

Ils se firent tous les deux un petit signe de la tête.

C’était l’heure.

Jeremy fonça vers la sortie de la résidence, attirant tous les regards. Les autres résidents le croyaient fou, parce que presque tous les jours il partait sans prévenir et ne revenait que plusieurs heures plus tard. Puisque Jeremy revenait toujours indemne, le personnel le laissait faire.

Anette, à l’inverse de son mari, était très discrète. Silencieusement, elle se leva de son siège, gagna la salle de bain, puis vérifia sous la porte de chaque cabine s’il y avait quelqu’un (au grand malheur de son pauvre dos). La voie était libre. Elle glissa ses ongles sous la fenêtre pour l’ouvrir, puis elle s’y faufila prudemment, en faisant bien attention de ne pas rester coincée ou de se blesser. Une fois à l’extérieur, elle courut aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient pour rejoindre Jeremy devant le bâtiment. Son mari l’attendait toujours.

– Jeremy, tu dois faire moins de fracas, reprocha-t-elle à son mari. On va se faire prendre!

– Ah, Anette, répondit-il d’un ton rieur. Tu me dis toujours la même chose, et pourtant, je ne me fais jamais prendre. Allons rencontrer le chef.

Le chef habitait dans le quartier général de l’agence, un bâtiment qui passait aux yeux des Normaux pour les bureaux d’une entreprise de cosmétiques. Les Normaux, ce sont tous ces gens banals qui ignorent l’existence des superhéros. Tous les superhéros importants vivaient dans le quartier général. Pendant un certain temps, c’était aussi le cas d’Anette et Jeremy, mais ils avaient finalement déménagé puisque la vie en maison de retraite était bien plus agréable.

À l’entrée principale du bâtiment, ils devaient se présenter au garde habituel.

Il leur demanda leur pièce d’identité. Il était jeune et vêtu d’un smoking noir; des lunettes de soleil dissimulaient son regard.

Anette et Jeremy lui montrèrent leur carte officielle de superhéros (ou COS), et l’agent de sécurité inséra une clé dans la serrure pour les laisser entrer.

Le quartier général était doté des toutes dernières technologies, notamment d’ascenseurs ultrarapides. Des machines à intelligence artificielle tenaient lieu de secrétaires.

Anette et Jeremy n’avaient pas le temps de signer le registre; ils se dirigèrent rapidement vers l’ascenseur, qui les propulsa jusqu’au 172^e étage, où se trouvait le chef.

La porte de l’ascenseur donnait directement sur les quartiers du chef, qui était assis à son bureau. Il devait avoir une cinquantaine d’années, et il portait une perruque (qui ne dupait absolument personne) bizarrement positionnée sur son crâne chauve.

– Anette, Jeremy, dit-il de sa voix de baryton. J’ai une mission facile pour vous aujourd’hui. Un petit cambriolage de banque, une simple formalité.

Ils approuvèrent de la tête.

– Êtes-vous prêts?

Ils approuvèrent silencieusement une fois de plus. Avec le chef, il ne fallait parler que lorsque c’était absolument

nécessaire. En cinquante ans à l’agence, Jeremy et Anette avaient vu passer de nombreux chefs, mais ils n’avaient pas adressé plus d’une seule phrase à chacun.

– Alors, sautez dans la capsule, le chef a-t-il beuglé.

Jeremy et Anette se précipitèrent vers la capsule, un véhicule cylindrique conçu pour les déplacements rapides. Les portes se fermèrent derrière eux en émettant un crissement.

Une voix robotique féminine, douce et calme se fit entendre :

– Identification verbale, s’il vous plaît.

– Anette Adamson.

– Et Jeremy Adamson.

Une série de bips retentit pendant que la machine calculait leur mission.

– Jeremy Adamson et Anette Adamson, présents pour régler une situation de cambriolage à la banque Bernard McGee, détailla la voix. Les suspects sont une femme de 37 ans et un homme de 37 ans.

– L’Équipe Surprise, marmonna Anette entre ses dents

Le vieux couple n’avait pas besoin d’identification formelle pour savoir à qui il avait affaire; Anette et Jeremy avaient souvent affronté l’Équipe Surprise au fil des années. On ne pouvait jamais prédire le prochain coup de ces grossiers personnages : un beau jour, ils tentaient de démolir le système économique en entier; le lendemain, ils tentaient de kidnapper un arbre. Ces deux-là manigançaient toujours quelque chose.

– Prêts? demanda la voix.

Les intrépides amoureux étaient prêts.

La capsule se mit à vibrer sous leurs pieds, gagnant en puissance et en vitesse. La vibration s’intensifia tant que les vieux tourtereaux ne pouvaient plus se tenir droits! Tout à coup, la vibration s’arrêta brusquement. Anette et Jeremy savaient qu’ils étaient arrivés à destination.

Tout superhéros qu’ils étaient, ils n’avaient pourtant ni costume ni superpouvoir. Ils utilisaient plutôt leur pouvoir de déduction pour résoudre des mystères et combattre le crime, comme des détectives.

Anette et Jeremy sortirent de la capsule, qui les avait menés devant la banque Bernard McGee. C’était la cohue : des caissiers de banque criaient, des passants en larmes étaient pris de panique, des piétons passaient comme si de rien n’était, et les policiers ne savaient plus où donner de la tête. Au milieu de toute cette commotion se trouvait nulle autre que l’Équipe Surprise. Les criminels portaient des masques, mais nos héros savaient parfaitement de qui il s’agissait.

– Que devons-nous faire? demanda Jeremy à sa douce. C’était habituellement elle qui prenait les décisions.

Anette regardait l’horizon, laissant les pièces du casse-tête former une idée cohérente dans son cerveau.

– Voici le plan, annonça-t-elle à son époux dans un murmure.

D’un signe de la tête, ce dernier signala qu’il était prêt à passer à l’action.

Anette lança le bal en fonçant vers les portes de la banque, que la police avait bloquées avec du ruban.

– Madame, vous ne pouvez pas entrer, lança un agent.

Ignorant les ordres, Anette sauta par-dessus le ruban avec la force de propulsion et la vitesse d’un kangourou.

– Madame! cria l’agent en se lançant à sa poursuite. Revenez immédiatement!

Anette ne l’écoutait pas : elle fonçait vers les guichets automatiques. Au cours de sa longue carrière de superhéroïne, elle avait appris à maîtriser l’art du piratage de guichets automatiques (un talent qu’elle n’utilisait que pour faire le bien, bien sûr).

Elle entra un code, puis la machine relâcha une poignée de billets.

– Nananère! fanfaronnait Anette. J’ai volé cet argent et vous ne pouvez rien y faire!

Le visage de l’agent passa au rouge, et ses poings se serrèrent.

– Message à tous les agents : on se concentre sur la psychopathe qui est dans la banque!

Très rapidement, tous les regards étaient sur Anette.

Au même moment, sur le trottoir, Jeremy faisait face à deux cambrioleurs et à un attroupement de spectateurs. Sa priorité était qu’il n’y ait plus de témoin.

En suivant les instructions de sa femme, il choisit une technique classique et demanda poliment aux Normaux présents de quitter la scène en raison du danger. Ils se sont tous exécutés, à l’exception d’un seul.

Il fallait toujours qu’il y ait un spectateur qui refuse de comprendre!

– Jeune homme, vous devez quitter les lieux, répéta Jeremy d’un ton courtois.

Le récalcitrant était un adolescent qui ne savait visiblement pas comment agir dans une situation comme un cambriolage de banque.

– Non! C’est trop cool. Je vais tout filmer et mettre sur Internet! Je vais devenir célèbre!

Jeremy leva les yeux au ciel en soupirant.

– S’il vous plaît, partez. C’est pour votre sécurité, renchérit-il.

– Non! répliqua le garçon, qui se fâchait de plus en plus. Je reste ici! Et de toute façon, qu’est-ce qu’un vieillard comme vous peut y faire?

Jeremy reçut cette réplique comme une gifle. Il devait résister à l’envie d’étrangler le garçon. Il ravala sa colère et continua de suivre le protocole.

Jeremy sortit une fausse carte du FBI de son manteau. Il ne faisait pas partie de l’organisation, mais la carte était très crédible.

– Oh, je suis désolé, balbutia le garçon, bouche bée.

– Partez avant que je ne vous fasse arrêter!

Le garçon prit ses jambes à son cou. Il faut être un bon acteur pour exercer le métier de superhéros.

Jeremy se retourna pour faire face à l’Équipe Surprise, mais elle avait disparu.

Sapristi! pensa-t-il. *Nous sommes arrivés trop tard.*

Jeremy devait agir rapidement. Il parcourut le trottoir des yeux, mais les vilains jumeaux n’y étaient pas.

Il se précipita à l’intérieur de la banque, où Anette était retenue par des agents de police.

– Jeremy! cria cette dernière. Vas-y! Trouve les jumeaux pour qu’ils soient traduits en justice!

Jeremy acquiesça et sortit sa main de sa poche. Sa montre n’était pas qu’un simple bijou : elle faisait aussi office de téléavertisseur et de traqueur. Le GPS montrait que les jumeaux se trouvaient déjà dans le quartier général des bandits.

Jeremy déglutit. Il ne pouvait pas tous les affronter à lui seul!

Pas le temps d’appeler des renforts. Il courut aussi vite que possible en suivant les instructions de son GPS.

Il arriva finalement au repaire des bandits, qui se trouvait dans un dépotoir abandonné. Devant Jeremy qui grimaçait de dégoût, l’Équipe Surprise célébrait avec les autres méchants.

– Hé, vous! lança-t-il d’une grosse voix. Donnez-moi cet argent!

Les jumeaux aux cheveux blonds et aux yeux verts trouvaient la situation amusante.

– Tu penses pouvoir nous arrêter? défia la fille, Nancy.

– Tu ne peux rien faire, vieux schnock! se moqua le garçon, Nathan.

Les bandits gloussaient diaboliquement.

Jeremy n’avait plus d’autre choix que d’appeler l’agence en renfort. Il prévint ses collègues en utilisant sa montre.

– Regardez-moi ça, ricana Nancy. Il ne peut pas nous affronter seul; il doit appeler des renforts.

Jeremy était furieux, mais avant qu’il n’ait le temps de faire quoi que ce soit, Nathan le cloua contre le portail de la décharge, et les autres criminels s’approchaient d’eux.

Jeremy se débattit pour tenter de se libérer, mais sans succès. Il n’était pas de taille. La horde de bandits s’esclaffait.

Moins d’une seconde plus tard, Jeremy reçut un gigantesque coup de poing au visage. Ses yeux étaient remplis d’eau, son nez pulsait de douleur, et du sang coulait jusqu’à son menton.

– Regardez-le, lança Nancy. Vous appelez ça un superhéros?

– Ah! Finissons-en et étranglons-le, s’exclama un autre.

Motivé par les rires et les encouragements des autres bandits, Nathan empoigna la gorge de Jeremy, qui cherchait désespérément de l’air.

Mais ce dernier se souvint d’une tactique : il donna un coup de genou directement dans le ventre de Nathan, qui

s’effondra. Jeremy prit la fuite.

Dans sa course, il s’empara du sac contenant l’argent. Les bandits se lancèrent à sa poursuite. Jeremy avait peut-être un peu d’avance, mais ça n’allait pas durer.

Un colosse se jeta sur lui et le fit tomber au sol.

Les autres bandits récupérèrent l’argent et commencèrent à célébrer.

Jeremy croyait qu’il n’y avait plus d’espoir, jusqu’à ce qu’il aperçoive une capsule du coin de l’œil. Des superhéros de l’agence en sortirent pour combattre les ennemis pendant que Jérémy peinait à rester conscient.

Il tentait tant bien que mal de garder ses yeux ouverts, mais ses paupières étaient si lourdes. Le bruit ambiant semblait diminuer, tout comme l’intensité de la lumière. Jeremy ferma les yeux. Il avait perdu conscience.

Plus tard, Anette se dépêcha pour aller à la chambre d’hôpital du quartier général, où séjournaien les héros blessés qui devaient reprendre des forces. Elle y trouva son mari, éveillé dans son lit, et une infirmière.

– Jeremy! s’exclama-t-elle en s’asseyant au bord de son lit.

– Anette, comment vas-tu? lui demanda-t-il demandé. Que s’est-il passé? Les jumeaux se sont-ils échappés?

Anette poussa un soupir.

– Jeremy, cette bataille a eu lieu hier. Tu as été inconscient durant une journée entière.

– Rien de trop nouveau pour moi.

Anette rigola et s’adressa à l’infirmière

– Madame, puis-je l’amener avec moi? Le chef veut nous voir.

– J’allais justement lui donner son congé. Il est tout à vous.

Jeremy troqua sa jaquette d’hôpital pour ses vêtements habituels, puis, accompagné d’Anette, prit l’ascenseur jusqu’au 172^e étage.

La porte s’ouvrit au bureau du chef.

– Jeremy, Anette, les salua-t-il. Asseyez-vous; nous devons discuter.

Jeremy et Anette prirent place devant le bureau du chef.

– Depuis quelque temps, votre rendement est faible. Par chance, nous avons réussi à emprisonner les méchants hier, mais visiblement, vous n’auriez pas été en mesure de le faire par vous-mêmes. Vous n’êtes plus les superhéros que vous étiez. C’est un problème. Un *très sérieux* problème.

Le couple déglutit. Leurs poitrines étaient gonflées par la mélancolie. Allaient-ils se faire renvoyer?

Angoissés, ils attendaient que le chef poursuive.

– Mais il fallait bien s’y attendre. Vous êtes vieux, en fait bien plus vieux que nos autres héros. Je crois qu’il est temps pour vous d’arrêter le travail sur le terrain. Au lieu de combattre les méchants, vous donnerez des cours de

superhéroïsme aux nouvelles recrues.

Anette et Jeremy échappèrent un soupir de soulagement. C'était bien vrai qu'ils étaient vieux. Leur corps ne pourrait plus endurer beaucoup plus de combats.

– Vous êtes parmi mes meilleurs héros. Enseignez vos méthodes, vos stratégies. Aidez-nous à former la prochaine génération de héros.

Ils approuvèrent de la tête.

– L'entretien est terminé.

Les deux ex-héros rentrèrent à la maison de retraite. Juste avant d'entrer, Anette demanda à son mari :

– Es-tu heureux de ce revirement de situation?

Et Jeremy acquiesça, soulagé.

Anette souriait. Le sentiment était partagé.

Ils poussèrent les portes de la maison de retraite, où ils furent accueillis par la délicieuse odeur de fèves vertes et de purée de pommes de terre. Et ils vécurent jusqu'à la fin de leurs jours à la maison de retraite, comme tout vieux couple le ferait.

Mais contrairement aux autres vieux couples, ils donnaient aussi des cours de superhéros. Après tout, l'héroïsme n'a pas d'âge.

GAGNANTE (9^e - 10^e année)
Casey Kisielewski - *N'est-ce pas extraordinaire?*

Imaginez tout ce qu'on ne peut pas voir.

Imaginez ce qui se trouve juste devant vos yeux, mais demeure invisible pour ceux-ci. Imaginez ce qui dépasse votre ligne de mire. Imaginez ce qui se cache derrière les murs et les barrières. Imaginez ce qui se passe autour de vous. Dans l'air, le vent souffle, mais rien ne peut le prouver. Il est fort, il est insistant, mais on ne peut le voir venir. Imaginez une route droite, un chemin infini qui fait le tour du globe si vous le parcourez. Imaginez que cette route est de plus en plus petite à l'horizon, et imaginez la courbe de la Terre à son extrémité. Imaginez la manière dont l'atmosphère s'épaissit peu à peu au fil de la route. Imaginez ne plus pouvoir voir plus loin. Imaginez ce qui se trouve à cet endroit. Imaginez ce qui vous empêcherait de voir. Imaginez ce qui échappe tout juste à votre portée. Pensez à ce qui vous entoure et portez attention à l'endroit où chaque élément est placé. Observez les murs, les portes. Observez tout ce qui bloque une partie de votre champ de vision. Observez toutes les choses qui prennent beaucoup de place. Observez tout ce qui prend de la place... Observez tout ce que vous pouvez... Observez quelque chose. Et imaginez ce qui se cache derrière. Pensez à ce qui vous entoure, mais que vous ne pouvez voir, à ce qui dépasse à peine votre champ de vision. Imaginez tout ce qui est invisible. Imaginez ce qui échappe tout juste à votre portée. Imaginez tout ce qui flotte devant vous. Imaginez ce qui va plus loin que votre ligne de mire. Imaginez ce qui vous entoure. Imaginez ce qui se trouve juste devant vos yeux. Imaginez tout ce que vous ne pouvez voir.

Imaginez tout ce qui se passe en ce moment.

Le monde est vaste. C'est un endroit rempli de merveilles, mais aussi de désastres. Le monde compte de nombreuses erreurs. Et il n'arrête jamais de tourner. Ce qui nous arrive chaque jour n'est qu'une parcelle de tout ce qui se passe ailleurs. Vous avez une vie qui vous est propre, comme tout le monde. Mais la vôtre est spéciale, n'est-ce pas? La vie de tout le monde est spéciale. Deux personnes ne sont jamais exactement pareilles, même si on fait tout en notre pouvoir pour le croire. Quand vous prenez une pause et restez à la maison, quand vous allez dormir, vous prenez une pause de quoi? Vous prenez une pause du monde, mais de son côté, il ne prend pas de pause pour vous. Quand vous dormez, la nuit devient silencieuse. Les lumières de la ville s'éteignent, les magasins ferment et les autres habitants dorment. Vous dormez. Mais la moitié du monde se réveille. Vous vous mettez au lit en vous disant que c'est la fin de la journée. Mais imaginez tout ce qui se produit pendant que vous dormez. Imaginez les tâches qui sont accomplies pendant que vous êtes étendu dans votre lit. Imaginez comment la vie continue. Imaginez tous les endroits que vous aimeriez visiter et imaginez ce qui s'y passe au moment actuel. Imaginez tout ce qui se passe partout dans le monde. Imaginez la continuité du temps. Imaginez la vie de chaque personne en sachant qu'elle est aussi complexe que la vôtre. Imaginez ce que chaque habitant de la terre est en train de faire. Imaginez cette vie qui avance au même rythme que la vôtre. Imaginez l'évolution constante du monde et sa réticence à ralentir. Imaginez tout ce qui se passe en ce moment.

Imaginez ce qui est déjà arrivé.

Imaginez l'histoire que vous connaissez. Imaginez l'histoire que vous ne connaissez pas. Imaginez l'histoire que personne ne connaît. Chaque personne sait quelque chose sur un événement passé, qu'il lui soit arrivé à elle ou à quelqu'un d'autre. Pensez à la manière dont on enseigne l'histoire dans les écoles en fonction du pays dans lequel on se trouve. Pensez à combien il est important de connaître le passé de notre pays. Imaginez, maintenant, la vie d'autrefois. Imaginez une période où les pays n'existaient pas encore. Imaginez l'époque où il n'existait pas d'étiquettes qui séparaient les différentes parties du monde. Pensez aux gens qui ont déjà vécu. Pensez aux groupes de gens, aux familles et aux communautés qui ont existé. Pensez à la manière dont ils ont vécu ensemble comme nous le faisons aujourd'hui. Pensez au fait que notre évolution sur de nombreuses années n'a jamais changé notre manière d'interagir. Imaginez ce qui s'est passé. Imaginez la manière dont ces gens ont vécu. Imaginez la vie des innombrables personnes qui ont habité ou habitent la Terre sur qui on ne sait absolument rien. Pensez à ce dont aucune âme ne peut se souvenir. Nous cherchons des indices dans l'histoire qui nous aident à comprendre des groupes de gens. Nous ne savons rien des individus qui constituent ces groupes. Il n'existe pas de manière d'en apprendre sur ceux et celles qui ont vécu avant nous. Imaginez toutes les personnes qui nous ont quittés sans laisser de traces, les personnes maintenant oubliées. Pensez-y : nous marchons sur la même terre que nos prédécesseurs. Nous vivons de la même manière qu'eux. Imaginez les personnes que nous ne connaissons jamais et imaginez ce qu'elles ont accompli. Dans l'histoire, nous ne parlons que de quelques grands noms, et même ce que nous savons sur eux est limité. Imaginez les communautés d'il y a longtemps. Imaginez les vies qui ont été vécues. Imaginez ce qui a été fait. Nous ne pouvons rien apprendre sur les personnes qui sont parties sans laisser de traces, mais nous pouvons toujours utiliser notre imagination. Alors, imaginez la vie d'autrefois. Imaginez l'histoire que vous connaissez et celle que vous ne connaissez pas. Imaginez l'histoire que personne ne connaît. Imaginez ce qui s'est déjà passé.

Imaginez ce qu'on ne connaît pas.

Ne réfléchissez pas. Prenez le temps de respirer. Oubliez tout ce que vous savez. Oubliez la logique et le bon sens. Nous n'essayons pas de nous rappeler, nous essayons d'imaginer. Regardez autour de vous. Portez attention à ce que vous voyez. Ne réfléchissez pas trop; ne tenez compte de ce que vous percevez. Inspirez. Inspirez plus profondément. Maintenant, imaginez ce que vous pourriez savoir. Imaginez tout ce que vous pourriez comprendre et ce que vous apprendrez plus tard. Imaginez tout le temps que vous avez. Pensez aux différentes façons dont vous pouvez voir les choses. Imaginez tout ce que vous pourriez savoir. Imaginez-le encore. Imaginez tout ce que vous êtes en mesure d'apprendre et de découvrir. Maintenant, essayez de penser à ce qui est déjà connu, à ce que d'autres ont déjà pris la liberté de découvrir pour nous. Les plus grandes découvertes ont déjà été faites. Imaginez qu'à l'époque, on ne savait pas que ces découvertes nous seraient essentielles. Personne n'en avait la moindre idée. On croyait avoir tout découvert déjà. Imaginez qu'il est encore possible de découvrir un monde d'idées. Nous ne savons pas ce que nous cherchons avant de l'avoir trouvé, et c'est seulement à ce moment que nous réalisons ce que nous ne savions pas encore. Prenez le temps de respirer. Ne réfléchissez pas. Imaginez, simplement. Imaginez

ce qui n’a pas encore été accompli. Imaginez ce que nous n’apprendrons peut-être jamais. Imaginez la manière dont on croit déjà tout savoir, comme tous ceux qui nous ont précédés. Oubliez la logique, le bon sens et tout ce qui n’importe pas. Oubliez tout ce que vous savez. Prenez le temps de respirer. Ne réfléchissez pas. Imaginez ce que vous ne connaissez pas.

Imaginez ce qui est hors de votre portée.

Imaginez le sentiment que vous avez lorsque vous oubliez ce que vous alliez dire au milieu de votre phrase. Imaginez que vous tentez d’atteindre quelque chose et que vous n’arrivez pas à l’effleurer du bout des doigts; il échappe à peine à votre portée. Imaginez une odeur qui vous est plus que familière, mais dont vous n’arrivez pas à vous rappeler l’origine. Imaginez que vous atteignez presque un objet, mais sans succès. Imaginez le sentiment que cela engendre. Imaginez que vous n’arrivez pas à le toucher de la manière dont vous le souhaitez. Imaginez tout ce qui est hors de votre portée, qui échappe tout juste au bout de vos doigts. Imaginez toutes les choses qui vous sont familières, mais que vous n’arrivez pas à reconnaître. Imaginez tout ce qui vous donne ce sentiment. Imaginez ce qui est hors de votre portée. Imaginez ce qui est au-delà.

Imaginez ce que vous ne pouvez pas imaginer.

Imaginez. Imaginez tout ce qui vous passe par la tête, jusqu’à ce que vous n’en ayez plus l’énergie. Imaginez jusqu’à ce qu’il ne reste plus rien à imaginer. Imaginez tous les endroits, tous les scénarios, tous les moments et toutes les variations – tout ce qui n’a pas encore été imaginé. Imaginez tout. Imaginez tout ce qui peut être imaginé, et ne vous arrêtez que lorsque vous aurez tout imaginé. Il n’existe pas de méthode pour faire ça. Les possibilités sont infinies et les imaginations aussi, et malheureusement, le temps manque. À un certain point, vous vous retrouverez dans un cul-de-sac parce que vous aurez épuisé votre imagination. Vous reviendrez à vos premières pensées. Vous aurez beau essayer, vous aurez de moins en moins d’idées. Personne ne peut tout imaginer, tout simplement parce qu’il n’y a pas assez de temps pour le faire. Imaginez pourquoi votre imagination s’est mise sur pause. Imaginez pourquoi vous avez oublié d’imaginer. Imaginez ce à quoi vous n’avez pas pensé et tous les points de vue que vous avez oublié de considérer. Imaginez tout ce que vous n’avez pas imaginé, puis imaginez de nouveau. Imaginez les choses que vous n’aviez pas pensé imaginer, et cette fois, redoublez d’imagination. L’imagination n’a pas de limites – elle peut seulement se fatiguer. Maintenant, imaginez ce que vous ne pouviez simplement pas imaginer. Imaginez tout ce que vous avez fait et ce que vous n’avez pas fait. Imaginez ce que vous imaginerez. Imaginez ce que vous n’imaginerez peut-être pas. Imaginez ce que vous ne pouvez pas imaginer.

Imaginez l’inconnu.

Notre perspective est limitée. Bien que ce ne soit pas de notre faute, la perspective des humains comporte des failles. La société définit clairement ce qui est vrai et faux. On nous a enseigné à différencier la vérité et le mensonge. On nous a aussi enseigné que les mythes sont des mensonges. On nous a dit que les légendes ne sont que de vieilles histoires pour enfants. Imaginez à quel point le monde est encore un mystère pour nous, même si nous l’habitons déjà depuis des millénaires. Nous débattons de sujets comme l’existence du Kraken parce que tout le monde croit que sa propre opinion est la bonne. Imaginez l’océan. Imaginez son immensité. Imaginez que 95 % de celui-ci n’a pas encore été exploré – imaginez ce qui y vit. Imaginez les mers encore à découvrir et ce qui se cache dans leurs profondeurs. Imaginez les possibilités. Imaginez les variables. Pensez à la manière dont nous craignons les légendes et les mythes et au fait que nous ne les ayons jamais confirmés ou infirmés. Maintenant, imaginez les étoiles. Imaginez la manière dont elles habillent le ciel la nuit, s’étalant sur toute l’ampleur de l’obscurité. Imaginez leur façon de danser. Imaginez ce qu’elles renferment. Imaginez les mondes auxquels on n’aurait jamais pensé. Imaginez toutes les possibilités que représentent les étoiles. Imaginez la Terre. Imaginez les océans. Imaginez les étoiles. Imaginez ce qu’il y a plus loin. Imaginez l’inconnu.

Imaginez la vie.

Imaginez chaque personne. Imaginez celles que vous connaissez. Imaginez-vous. La vie telle qu’on la connaît est grandiose. Elle va au-delà de ce qui est compréhensible. Mais ce n’est pas parce qu’une chose dépasse la compréhension qu’elle dépasse nécessairement l’imagination. Ce n’est jamais le cas. Imaginez votre façon de

bouger. Imaginez votre démarche, votre respiration. Imaginez la manière dont nous vivions sans y réfléchir. Imaginez la manière dont nous parlons sans y prêter attention, sans y mettre d’effort, et imaginez comment nous y arrivons. Imaginez votre vie. Imaginez votre esprit. Maintenant, imaginez le reste du monde. Imaginez la vie qui germe de la Terre. Imaginez les couleurs. Imaginez le vert de l’herbe et le rouge des roses. Imaginez la forêt pluviale, le désert et le sommet des montagnes. Imaginez toute la vie qui émane de la planète. Imaginez la vie qui fleurit, où qu’elle s’installe. Imaginez comment elle s’accommode de ce qu’elle a. Imaginez comment nous nous accommodons de ce que nous avons. Imaginez l’interdépendance du monde. Imaginez le fonctionnement de votre vie, qui nécessite la vie des autres, dont vous recevez de l’amour ou encore de l’eau et de la nourriture. Imaginez toute la beauté de la vie. Imaginez à quel point elle est précieuse. Imaginez votre personne et vos croyances. Imaginez ce que vous aimez et ce que vous détestez. Imaginez votre façon de parler et de bouger. Imaginez votre individualité. Regardez aux alentours. Regardez le monde. Regardez la vie, qui se trouve partout. Regardez-la s’épanouir. Imaginez l’herbe et les arbres. Imaginez les fleurs. Imaginez les plantes. Imaginez tous les habitants de la planète. Imaginez-vous. Imaginez les personnes que vous connaissez. Imaginez celles que vous ne connaissez pas. Imaginez chaque personne. Imaginez toute la vie.

Imaginez les petites choses.

Imaginez le fonctionnement du monde. Imaginez le sourire des gens. Imaginez les voitures qui vous dépassent sur la route. Imaginez les marins en mer. Imaginez ce qui vous rend heureux. Imaginez le bourdonnement des abeilles. Imaginez le gazouillis des oiseaux. Imaginez le silence de la nuit. Imaginez la danse des étoiles. Imaginez l’obscurité qui sépare ces dernières. Imaginez la pluie qui tombe lors d’un jour nuageux. Imaginez les gouttes qui créent des ondulations dans les flaques. Imaginez le ciel qui devient mauve quand le soleil est sur le point de se coucher. Imaginez le vert des arbres. Imaginez le blanc du ciel lors des jours de brouillard. Imaginez les vagues s’échouer sur le bord de la plage et y déposer une étoile de mer. Imaginez les choses qui rendent les gens heureux. Imaginez la manière dont les gens rient.

N’est-ce pas extraordinaire?

L’imagination n’a pas de limites.

Imaginez ce que vous pouvez et ce que vous ne pouvez pas imaginer. Imaginez tout ce qui vous passe par la tête.

Imaginez de grandes choses et les petites choses. Imaginez tout ce que vous pouvez.

Imaginez.

Continuez d’imaginer.

N’arrêtez jamais.

MENTION HONOURABLE (9^e - 10^e année) Blaze Cucksey - À chaque souffle

Ma vision s’embrouille, mes membres s’engourdissent, mon rythme cardiaque s’accélère et mon courage faiblit. Ici, au milieu de tant de gens, je sens ma volonté m’abandonner pendant que mes coéquipières s’étirent et se préparent pour la course. Évidemment, je devrais faire de même, mais je suis figée sur place, à contempler tout ce que je leur envie : leurs aptitudes athlétiques, leur confiance en elles et leur aisance sociale. Comme j’aimerais posséder ces qualités, des qualités qui m’ont toujours échappé. Ce n’est vraiment pas le temps de penser à mes défauts; je devrais plutôt m’efforcer de surpasser celles que j’estime supérieures. Si je repousse mes limites, je pourrais gagner cette course et enfin récolter le succès dont je rêve depuis si longtemps. Cette pensée me tire de ma rêverie et je rejoins les autres filles, déterminée à prouver ma détermination.

À chacun des exercices, je réussis à suivre les meneuses et parfois même à les dépasser. Cela expliquera plus tard mon manque d’énergie, mais pour l’instant, je veux rester dans la course et ressentir cette pointe de fierté qu’on ressent à la tête d’un groupe. Alors, je continue à tout donner et bientôt, notre entraîneur nous appelle pour une dernière discussion avant la course. Mes nerfs flanchent encore une fois; je sens mon corps devenir tendu, mon estomac se nouer et ma peur se transformer en motivation. Je dois réussir, je dois gagner et je dois tout donner, peu importe les conséquences. Cette course est tellement importante pour moi. Pourtant, en y réfléchissant bien, je constate que je suis loin de m’être assez entraînée pour espérer l’emporter. Je repense à mes mauvais choix alimentaires, aux maigres six heures de sommeil que j’ai accumulées et à mon horaire irrégulier d’entraînement. C’est absurde de rêver à un triomphe, mais cette victoire me semble plus nécessaire que jamais.

– OK, tout le monde, on prend une pause. Comme vous le savez, la course d’aujourd’hui est particulièrement importante si on veut se rendre à la finale. Cela dit, il faut que tout le monde donne son 110 %. Rien de moins. C’est compris? dit notre entraîneur, en nous regardant anxieusement.

Lorsque son regard se pose sur moi, je sens un vif sentiment de culpabilité me traverser. Au fond de moi, je sais qu’il demande implicitement aux membres les plus faibles, comme moi, de travailler plus fort. Je ne veux pas le laisser tomber, ni lui ni les autres, mais je doute que je puisse répondre à ses attentes. Mes jambes recommencent à trembler et je prends un peu de recul, remettant en question ma présence ici. Cette course vaut-elle toute cette pression? Je m’éloigne lentement, quand tout à coup, on m’entraîne dans un cercle et tout le monde entonne :

« On est les championnes, plus rapides que vous... » *(Mais je ne suis pas si rapide)*

« Aujourd’hui, on va gagner, et on n’est même pas stressées... » *(Je blêmis en pensant à la course)*

« On s’entraîne tous les jours, ne doutez pas de nous... » *(Je ne m’entraîne pas tous les jours; j’ai des devoirs à faire)*

« On est les meilleures, alors on va gagner! »

Après avoir crié « gagner », le groupe se dissout. Je suis seule, dans un champ détrempé, couverte de boue, pendant qu’une fine pluie tombe sur quelque trois cents coureuses, vêtues des mêmes couleurs que les autres membres de leur équipe. Elles se sourient en se dirigeant vers leur position de départ. Si j’avais le temps, je leur demanderais pourquoi elles sourient alors qu’elles s’apprêtent à faire une course d’endurance, sur un terrain inégal, contre des centaines de filles qui compétitionnent pour la même médaille. Mais je n’ai pas le temps, donc je me rends plutôt derrière mes coéquipières pour affronter discrètement mes angoisses.

La course

Un silence inquiétant plane dans l’air, la pluie redouble de force, et tout le monde est figé sur place, regardant droit devant soi dans l’attente du coup de départ. Tous mes nerfs sont à fleur de peau, et mes muscles sont si tendus que c’en est presque insoutenable. J’ai de la difficulté à inhaler suffisamment d’oxygène. Je suis étourdie, mes mains et mes pieds sont engourdis et j’ai plus peur que jamais de ce que me réserve cette course. Je tente de retrouver un peu de sensation dans mes extrémités en frottant mes mains ensemble et en sautant sur place, mais je sens rapidement les regards se diriger vers moi, et je cesse mes efforts. Transie sur place, je tremble comme une feuille.

Puis, sans avertissement, quelqu’un crie : « À vos marques, prêtes... » C’est maintenant le temps de faire mes preuves. Il faut que je gagne pour être enfin acceptée, pour être l’égale de mes coéquipières, dans cette équipe où je n’ai pas encore mérité ma place. Il y a tant de poids sur mes épaules : un jour, je comprendrai que cette pression provenait uniquement de moi. Peut-être que ça en vaudra la peine. Peut-être que je gagnerai, ou peut-être que j’aurai subi cette douleur en vain.

Mes sens s’aiguisent et mon corps bondit en avant; le coup de départ a été tiré. Des filles se bousculent et partent en flèche pour sprinter jusqu’au-devant du groupe. De la boue éclabousse nos mollets, et certaines ont déjà les souliers pleins d’eau. Après avoir évité une série de trous et de flaques, je réussis à me faufiler jusqu’au peloton de tête, devant des centaines de filles qui voudraient être à ma place. Pendant un bref moment, en arrivant au sommet

d’une colline, j’ai l’impression que je pourrais bel et bien remporter cette course. Un instant éphémère, qui prend fin aussi vite qu’il est apparu. Peu à peu, je me rends compte que je ne suis plus en tête, mais derrière un bon nombre de coureuses, à égalité avec une de mes coéquipières. Celle-ci poursuit son élan et nous dépasse maintenant toutes. Je la regarde avec admiration, désirant plus que toute chose maintenir un tel rythme, mais à chaque pas, ma volonté faiblit. Mon pied gauche a perdu son impulsion, mon genou droit me fait atrocement mal, mes bras sont lourds et ma vision s’embrouille de plus en plus.

Je cours dans le brouillard, et ma douleur physique forme un nouvel obstacle qui m’éloigne de la ligne d’arrivée et de la première place. Comme je ne vois pas bien, tous mes autres sens sont aiguisés, particulièrement mon ouïe. Je peux entendre le crissement du gravier sous les semelles des autres coureuses à chacun des pas qu’elles font; je les entends courir dans des flaques de boue et j’entends chacune de leurs respirations. Puis, je me demande : quels bruits est-ce que je fais? Tous les pas que *je* fais sont irréguliers, et *ma* respiration est sifflante. Comment pourrait-on me prendre au sérieux en ce moment, alors que je me couvre encore de ridicule? J’essaie d’oublier cette image, mais je ne suis jamais assez rapide pour échapper à ce que les autres pensent de moi. Cette course sans fin contre les angoisses que m’impose l’opinion des autres est insoutenable, et elle affecte maintenant mon niveau d’énergie ainsi que ma volonté d’avancer. Je suis rendue au quart de la course, et ma motivation m’a déjà quittée : je dois maintenant affronter cette course seule.

En regardant devant, je vois que le groupe parmi lequel je me trouvais s’est dispersé et qu’il n’y a qu’un mètre environ qui sépare chaque fille. Mais chacun de ces mètres se transforme bientôt en dizaines de mètres. Il n’y a plus personne près de moi, mais je n’arrive pas à me débarrasser de l’idée qu’il y a quelqu’un derrière moi. Je peux sentir un souffle dans mon cou – non *des* souffles. Il y a plusieurs filles, un groupe de filles probablement, de la même équipe. Elles attendent l’occasion parfaite pour me dépasser et me faire mordre la poussière. Elles n’essaieront même pas de masquer leur satisfaction, et me regarderont plutôt d’un air que les coureurs détestent plus que tout : la pitié. Je pourrai la lire dans leurs yeux, et je ressentirai encore une fois l’amère déception d’être la pire parmi un groupe de filles.

Je me prépare à me faire dépasser, mais il y a un silence. Je me retourne et vois qu’il n’y a personne à proximité ou même en vue. Un frisson me parcourt le dos : ma paranoïa prend le dessus. J’étais presque certaine qu’il y avait encore des filles derrière moi : je pouvais même les entendre! Je ferme les yeux et tente de me détendre, et de chasser les pensées qui semblent me demander plus d’énergie que la course elle-même, mais en vain. J’ouvre les yeux, et c’est comme s’ils étaient encore fermés. Tout est flou, et un puissant mal de tête est en train de naître au fond de ma tête. Je jette des coups d’œil au monde flou en arrière pour voir si quelqu’un me regarde. Comme il n’y a personne, je me permets de boiter pendant une minute. Le genou auparavant douloureux est maintenant raide, et ma jambe est comme en feu. Cette course est désormais un combat contre moi-même.

Le temps passe, et je réussis à continuer la course. J’aperçois mon entraîneur un peu plus loin sur les lignes de côté. Il nous applaudit, et il lance même des mots d’encouragement dans ma direction. C’est gratifiant d’entendre quelqu’un dire mon nom et m’acclamer personnellement. J’essaie de sourire et de lui répondre, et je réussis presque à le faire. Lorsque j’arrive près de lui, il voit bien qu’il y a quelque chose qui cloche.

– Est-ce que ça va? demande-t-il d’un air inquiet.

– Monsieur, je ne crois pas que je vais y arriver.

Le fait de dire cela tout haut me fait ressentir une honte nouvelle. Après toutes ces séances d’entraînement et ce temps passé à me faire du mauvais sang et à penser à la course, comment puis-je les laisser tomber, lui et mon équipe?

– Continue jusqu’à la moitié de la course. On verra comment tu te sens à ce moment-là.

Je sens qu’il ne veut pas non plus que j’abandonne. Je peux abandonner maintenant et ne pas terminer la course, ou mettre ma santé en jeu et finir au dernier rang probablement. Je peux continuer, me faire dépasser par d’autres filles et finir dernière dans mon équipe, obligeant ainsi mes coéquipières à attendre la moins bonne coureuse de l’équipe.

Sinon, je peux arrêter maintenant et fuir pendant qu’il est encore temps, en conservant un minimum de dignité et suffisamment d’énergie pour partir sans me faire remarquer. Me voilà donc à la croisée des chemins : est-ce que je termine à la dernière place, ou je m’enfuir en courant de la course?

La décision

Ma respiration est rapide, mon chandail est trempé et je suis couverte de boue séchée. Au loin, j’entends une clameur qui s’intensifie à chacun de mes pas. Une foule composée de parents, d’entraîneurs et de coéquipières nous acclame avec enthousiasme, en criant nos noms et ceux des écoles que nous représentons. Si j’étais dans une meilleure position, je pourrais, comme les autres coureuses, y trouver un certain réconfort et une source de motivation. Or, ce n’est pas le cas, et je me rends compte que je ne pourrai pas atteindre l’objectif que je m’étais fixé. Je voulais gagner la course, battre mes coéquipières et impressionner mon entraîneur. Je voulais accomplir tant de choses, mais à mesure que les minutes passent, je sens mes forces m’abandonner.

Devant moi, le chemin s’élargit à l’endroit où les arbres deviennent plus clairsemés, laissant ainsi de la place aux centaines de regards prêts à fondre sur moi quand je passerai devant eux (*mon cœur bat plus fort*). Avant, les arbres me protégeaient des regards (*je regarde à ma droite et vois un chemin menant vers la route*). Bientôt, tous pourront me voir sans fard ni défense : faible, apeurée et exténuée (*si j’emprunte ce chemin, je n’aurai pas à les affronter*). Avant de me présenter à la foule, je ferme les yeux et prends une dernière respiration. Je suis à la croisée des chemins, déchirée entre deux options : fuir ou terminer ce que j’ai commencé. Il y a seulement deux possibilités, seulement une que je choisirai, et moins d’une minute pour le faire. Lorsque j’ouvre les yeux à nouveau, mon choix est clair. Oubliant mes peurs, je cours dans la bonne direction.

GAGNANTE (11^e - 12^e année)
Saihaj Rehsi - *La vie d’un jeune Sikh*

Il n’était qu’un garçon. Il n’était qu’un adolescent. Il n’était qu’un homme. Et pourtant, on le voyait comme autre chose.

Il n’avait que quatre ans. C’était le 11 septembre 2001, et il vivait aux États-Unis. Les tours jumelles venaient de s’effondrer, et le monde observait leur chute le cœur emplí d’anxiété. Sa professeure avait mis en marche la radio de la classe pour suivre la situation. Bien que ses élèves n’avaient que quatre ans, elle voyait qu’ils le regardaient différemment. Il était le seul enfant sikh de la classe – le seul enfant à la peau brune, en fait. Son apparence le mettait à part des autres enfants, de ceux qu’il appelait ses amis. Et la professeure a compris. Elle a vu tous les regards se ríver sur lui à la mention du mot « terroriste » à la radio. Elle a appelé sa mère pour lui dire de venir le chercher. Elle voulait s’assurer qu’il serait en sécurité, qu’on le protégerait non seulement des autres enfants, mais aussi de leurs parents qui allaient venir les chercher. Il n’avait que quatre ans.

Il n’avait que six ans. Il vivait maintenant au Canada, un pays apparemment plus inclusif. Il jouait avec ses camarades de classe, et ils riaient tous en cœur. Ils jouaient aux espions. Il devait tirer sur un méchant, alors il a formé un fusil avec ses doigts. La professeure l’a vu faire, horrifiée. Elle l’a envoyé chez le directeur. Il est resté sagement assis pendant que ce dernier le réprimandait. Il est resté assis là pendant que ses amis, qui avaient fait le même geste que lui, ont continué de s’amuser dans la classe. Il ne comprenait pas ce qu’il avait fait de mal, mais il savait qu’il avait fait quelque chose de mal. Il se demandait pourquoi les autres enfants n’étaient pas punis. Pourquoi seulement lui? Il n’avait que six ans.

Il n’avait que neuf ans. Il jouait avec des amis de son quartier quand la mère de l’un d’eux est sortie. Ils s’amusaient avec un ballon de soccer; rien de trop intense. Elle est sortie en courant et a ordonné à son enfant de rentrer. Ce dernier lui a demandé pourquoi, et elle a répondu qu’elle ne voulait pas qu’il joue avec ce genre de gens. Son fils lui a demandé de quel genre elle parlait, et elle a pointé son regard vers lui. Il se tenait là, l’air incrédule, comme s’il demandait ce qu’il avait fait de mal. Peut-être était-ce parce qu’il était le plus jeune? Ou parce qu’il avait la peau foncée et que les deux autres enfants étaient blancs? La mère a dit à son fils de rentrer et lui a permis d’inviter les

deux autres enfants, mais pas lui. Il est resté dehors alors que ses amis, l’air triste, sont rentrés pour jouer sans lui. Il n’avait que neuf ans.

Il n’avait que onze ans. Il était à l’école, il ne dérangeait personne, mais quelqu’un passait par là et s’est adressé à lui. Le garçon blanc a lancé : « Oussama ben Laden, c’est ton oncle? » Il n’a pas réagi. Il avait envie de le frapper au visage, mais on lui avait appris que ce n’était jamais une bonne solution, quoi qu’on lui dise, quoi qu’on fasse. Heureusement, un professeur a entendu ce que le garçon blanc a dit. Il a amené les deux garçons chez la directrice. Cette dernière a suspendu le garçon blanc pour quelques jours et a félicité l’autre d’avoir gardé son calme. Elle a dit qu’en tant que personne racisée, elle ne laisserait jamais quelqu’un dire de telles choses dans son école. Il a quitté le bureau et s’est mis à réfléchir. La situation aurait-elle été différente si elle avait été blanche elle aussi? Que serait-il arrivé s’il avait répliqué? Que serait-il arrivé si aucun professeur n’avait entendu ce que le garçon blanc avait dit? Son commentaire serait-il passé inaperçu, comme tous les autres qu’on lui passe habituellement? Il est rentré chez lui ce jour-là et a pleuré dans les bras de sa mère. Il n’avait que onze ans.

Il n’avait que quatorze ans. Il était maintenant au secondaire, entouré de personnes qui avaient la même couleur de peau que lui. Il était heureux de côtoyer des jeunes qui lui ressemblaient puisqu’il savait ce que c’était de se sentir à part. Ayant grandi, il comprenait maintenant toutes les choses qui lui étaient arrivées par le passé. Il comprenait leurs causes, mais il ne pouvait s’empêcher d’être déçu de ce que le monde était devenu. Il attendait dans le stationnement de l’école que son père vienne le chercher quand c’est arrivé. Un parent est passé en voiture et lui a ordonné de « retourner dans son pays ». Il est resté bouche bée, abasourdi par ce que l’homme venait de lui dire. Il avait vécu ici toute sa vie, et pourtant le fait qu’on lui dise une telle chose était à la fois ahurissant et normal. Un ami qui attendait avec lui l’a regardé, le visage marqué par l’incompréhension. Le garçon a simplement haussé les épaules : « Ça m’arrive tout le temps ». Son ami était outré : « Vas-tu faire quelque chose? » Le garçon a jeté un coup d’œil aux voitures qui passaient sur la route, puis a tourné son regard vers son ami : « Qu’est-ce que tu suggères? » L’ami était estomaqué, et il lui a lancé de « le dire à un professeur ou quelque chose du genre ». L’air stoïque, le garçon a levé les yeux au ciel et dit : « Et puis quoi après? Peut-être qu’ils vont le retrouver à l’aide du numéro de sa plaque d’immatriculation. Ensuite, ils vont lui demander de venir et peut-être que la police sera impliquée. Et que se passera-t-il après? Rien, Dragomir. Rien ne va se passer. Les gens comme moi ne reçoivent pas d’excuses. » « Mais c’est moi l’immigrant ici! », a répliqué son ami. « Ça ne fait rien, Drag. Regarde-toi et regarde-moi. Ce sera toujours moi. » Dragomir a regardé son ami, qui avait le regard fixé sur le ciel. Il a vite réalisé à quel point cette situation n’avait rien de nouveau pour lui. Il a vite réalisé qu’il n’avait que quatorze ans.

Il n’avait que dix-huit ans. Il était en vacances avec sa famille dans la capitale de son pays, qui était censé être particulièrement accueillant; on aurait pu croire que ce serait aussi le cas de ses habitants. Il venait d’acheter une pomme bien mûre, qu’il mangeait en se promenant dans un marché avec son cousin plus âgé. Un homme s’est approché d’eux. Il leur a demandé ce qu’ils portaient sur la tête, et ils ont répondu qu’il s’agissait de turbans. Au départ, il semblait souhaiter en savoir plus : il posait des questions sur leur religion et sur ce qui permettait de reconnaître une personne sikhe. Il disait que son but était de discuter avec le plus de gens possible et d’unir tout le monde. Le garçon et son cousin croyaient donc que l’homme avait de bonnes intentions, mais ils l’avaient jugé trop rapidement. L’homme a précisé qu’il voulait unir tout le monde dans la vénération de Jésus. Il était surpris d’apprendre que les deux garçons ne croyaient pas en ce dernier, et qu’il n’était même pas mentionné dans leurs textes sacrés. L’homme s’est rapidement fâché et a commencé à enguirlander les jeunes hommes parce qu’ils ne croyaient pas en Jésus. Il leur a dit de retourner dans leur pays parce que tout le monde ici devait croire en Jésus. L’homme est parti en trombe, criant des insultes aux garçons. Ceux-ci se sont regardés, ont regardé les passants, puis l’homme qui s’éloignait, et ont haussé les épaules. C’était une situation normale. C’était arrivé au garçon plus de fois qu’il ne pouvait le compter. Il n’avait pourtant que dix-huit ans.

Il était déjà habitué à ce genre d’incidents avant même de savoir parler. Au début, il ne comprenait pas pourquoi ça lui arrivait, mais il a vite compris que c’était sa réalité. Il avait rencontré des gens qui subissaient le même destin que lui, et d’autres qui ne pouvaient même pas imaginer ce qu’il vivait. Il savait qu’il devrait affronter ce genre de situations tous les jours de sa vie. Il savait que ses enfants devraient les affronter aussi, parce que le monde ne change pas, tout comme les gens qui l’habitent. Il savait que pour les générations à venir, les gens comme lui devraient faire face à la même chose. Il n’était qu’un garçon. Il n’était qu’un adolescent. Il n’était qu’un homme. Et pourtant, on le voyait toujours comme autre chose.

MENTION HONOURABLE (11^e - 12^e année)

Lily Boughton - *La gardienne*

Je ne vis pas seule.

Pendant quelque temps, je croyais que c’était le cas. Mais j’ai commencé à remarquer des trucs qui n’avaient pas de sens, des choses qui n’auraient pas dû se produire. Surtout des objets auxquels je n’avais pas touché qui se déplaçaient.

Lorsque je me réveille, les rayons du soleil traversent souvent ma fenêtre ouverte, bien que je m’assure toujours de bien fermer les stores chaque soir. Parfois, après avoir fait la vaisselle, en revenant dans la cuisine, je trouve un second verre qui sèche à côté du mien. En descendant au rez-de-chaussée, je trouve souvent Misty, mon colley, en train de se régaler d’une de ses gâteries. Or, je garde la boîte de gâteries sur l’une des plus hautes étagères de la cuisine.

C’est bizarre d’avoir un colocataire que je n’ai jamais vu. J’essaie d’être gentille. Ça ne me dérange pas que les conversations soient unilatérales. Je parle pendant que je prépare le déjeuner.

– Bonjour! Comment vas-tu aujourd’hui? Merci d’avoir encore ouvert les stores. J’adore être réveillée par le soleil.

Je vais m’asseoir à la table avec mes œufs et mes toasts, en choisissant ma chaise préférée, celle qui fait dos au mur. Il y a des marguerites fraîchement cueillies dans un vase.

– C’est toi qui les as cueillies? Elles sont très belles. Je ne savais pas qu’il y avait des marguerites dans le coin.

Mes journées sont ponctuées de moments comme celui-ci. Je passe du temps dans le jardin. Je peins des paysages, j’écris des poèmes, je fais des biscuits et j’observe les oiseaux. Quoi que je fasse, j’essaie d’exprimer mes pensées à voix haute.

– Je n’aimais pas cet endroit au début, ai-je avoué un jour où je peignais la forêt. Je me sentais seule, parce que ma maison est si éloignée des gens que je connais. Mais je sens moins seule avec toi à mes côtés. Merci d’être là.

Le lendemain soir, en me préparant pour me coucher, j’ajoute :

– J’aimerais tant connaître ton nom.

Et aujourd’hui, il y a un bouquet dans la salle de bain, des roses et de petites fleurs blanches aux pétales en forme de cœurs.

– Tu fais tellement de choses pour moi et je ne sais même pas qui tu es. Misty t’aime beaucoup en passant, ajoutais-je en regardant le chien pelotonné au pied de mon lit, de l’autre côté du couloir. Je suis sûre qu’elle voudrait te remercier pour les biscuits.

Le lendemain matin, un ciel gris et de la pluie m’accueillent à mon réveil au lieu du soleil. C’est drôle, je ne me rappelle pas la dernière fois qu’il a plu ici. Je m’étire et sors du lit, puis me dirige vers la cuisine pour déjeuner.

Je m’arrête dans le couloir.

Une petite fille est debout devant la table de la salle à manger, en train de verser soigneusement deux verres de jus d’orange, la langue entre les dents en signe de concentration. Je l’observe pendant un moment, puis je fais quelques pas dans la pièce.

– Allô? dis-je prudemment.

Elle lève la tête, et son visage s’illumine instantanément.

– Salut! s’exclame-t-elle. J’ai préparé le déjeuner!

Elle s’élance à travers la pièce, prend ma main et me tire vers la table, sur laquelle deux assiettes sont disposées.

– Je ne sais pas comment faire des œufs, mais j’ai fait des toasts!

La fillette m’aide à m’asseoir, puis se tortille pour s’asseoir en face de moi. Elle me regarde avec insistance, alors je prends une bouchée. Il y a un peu trop de beurre, mais le pain est parfaitement grillé, et je ne peux m’empêcher de sourire.

– C’est délicieux. Merci.

Elle semble très fière d’elle pendant qu’elle prend une bouchée de son propre toast et une gorgée de jus d’orange. Je l’observe en mâchant silencieusement mon déjeuner.

– Tu n’as pas à répondre si tu ne le veux pas, dis-je après un moment, mais qui es-tu? Pourquoi cueilles-tu des fleurs pour moi et ouvres-tu mes stores le matin?

– Je m’appelle Allison. J’ai cueilli les fleurs parce que je croyais que tu les aimerais. Et j’ai ouvert les stores pour qu’il ne fasse pas noir à ton réveil. Sinon, tu aurais pu être désorientée, croire que c’était encore la nuit et te rendormir.

Elle dit tout ça très sérieusement, comme s’il s’agissait d’une évidence.

– Je suis contente d’enfin te rencontrer, Allison. Je m’appelle Elise.

Elle hoche la tête avec enthousiasme, en prenant une autre gorgée de jus.

– Es-tu perdue? demandais-je gentiment.

– Non. Je sais exactement où je suis.

– Oh, c’est ta maison alors?

Je me dis qu’elle est peut-être un fantôme.

Elle grimace.

– Non, c’est ta maison, tu vis ici.

– Mais tu habites ici aussi, non?

Il y a un silence.

– Je crois que oui. Peut-être que c’est bien chez moi *ici*.

Elle me regarde d’un air légèrement inquiet en me demandant si ça me dérange.

– Bien sûr que non.

Je le dis sans trop réfléchir, mais c’est la vérité.

Je décide que le fait de pouvoir discuter *avec* Allison est beaucoup plus agréable que de monologuer dans une pièce vide. Je prépare donc une seconde chambre pour elle un peu plus loin dans le couloir, et elle me suit toute la journée. Au début, j’ai peur qu’elle ne s’ennuie, mais elle réussit toujours à parsemer la journée de discussions animées, d’idées brillantes et de petits gestes attentionnés.

Un jour que nous nous promenons dans les bois autour de la maison, elle me tire par la manche.

– Oh, tu devrais faire un portrait de moi lorsque nous serons à la maison.

– Je ne sais pas. Je ne suis pas vraiment une artiste. Je ne sais pas peindre, répondis-je en riant.

– Ah bon. En es-tu certaine?

– Je peux regarder s’il y a de la peinture rangée quelque part, si tu insistes.

Elle se tourne vers moi et me prend la main.

– Ce n’est pas grave. Tu n’es pas obligée.

Le lendemain soir, nous sommes assises dehors, dans le pré qui jouxte la maison, en train d’admirer le coucher de soleil. Allison fixe le ciel en silence, comme perdue dans ses pensées. Quand elle pense que je ne la vois pas, elle me lance des regards furtifs.

Je ne comprends pas pourquoi elle semble si triste. Je me résous à lui demander.

– Est-ce que ça va, Allison?

Elle me regarde avec un air surpris.

– Bien sûr que ça va. Pourquoi tu me demandes ça?

– Je ne sais pas, tu semblais juste... triste.

Elle sourit.

– Oh, Elise. Tu es si gentille, dit-elle en se levant. La plupart des gens... ne sont pas aussi gentils que toi. Tu es vraiment spéciale, le savais-tu?

– Où vas-tu?

– Nulle part, contrairement à toi. C’est l’heure pour toi de passer à autre chose.

Je fronce les sourcils.

– Passer à autre chose? De quoi tu parles?

– Elise, répond-elle doucement. Tu as probablement remarqué que les choses n’ont pas vraiment de sens ici?

J’ai l’impression que mon cœur se tord dans ma poitrine, et un frisson me parcourt le dos. J’essaie de rire.

– Pourquoi dis-tu ça? Ce n’est pas vrai.

– Il y avait une forêt ici avant.

– Quoi?

– Ce champ... dit-elle en pointant le paysage qui nous entoure. Il y avait une forêt ici il y a quelques jours. Mais aujourd’hui, tu as dit que tu voulais te promener dans le champ, et soudainement...

Elle laisse retomber son bras.

J’essaie de me souvenir, mais je sens un mal de tête poindre.

– Allison...

– Te souviens-tu de tous les paysages que tu as peints? Ce sont eux que tu vois.

Vraiment? Non, ce n’est... ce n’est pas possible.

J’ai la tête qui cogne maintenant.

Allison prend mes mains dans les siennes et me regarde dans les yeux.

– C’est bon, Elise, dit-elle doucement. Tu as créé cela, c’est tout. Tu as créé tout cela : Misty, la forêt, le soleil tous les matins.

– Je, je n’ai pas... tu n’as pas...

– Ce n’est pas grave.

Je regarde autour de nous, et des larmes coulent soudainement sur mes joues. Je ne comprends pas. Je ne... comprends pas ce qui se passe. La maison a disparu. Misty a disparu. L’herbe est sèche et piquante, ce qui me rappelle qu’il pleuvait ce matin, mais cela *n’a pas de sens*. Comment est-ce possible?

Je regarde Allison à nouveau, et elle sourit tristement.

– Je ne comprends pas, dis-je en un murmure. Qu’est-ce qui se passe? Où suis-je?

Elle hausse les épaules.

– Je ne sais pas.

– Mais tu as dit que tu savais exactement où tu étais!

– En effet, je le sais : je suis ici avec toi, dit-elle en me tirant près d’elle et en me serrant fort dans ses bras.

Je ne peux pas m’empêcher de pleurer au moment où elle presse son visage contre mon épaule.

– Tu as été si gentille avec moi.

– Non, Elise. *C’est toi qui* as été gentille avec *moi*. Tu m’as donné un chien à qui offrir des gâteries, une chambre où dormir, un jardin où cueillir des fleurs... et une amie avec qui passer du temps. *(Elle sourit en s’éloignant de moi.)* Tu t’es retrouvée dans l’endroit le plus isolé de l’univers et tu as quand même décidé de faire passer les autres avant toi. *(Elle serre ma main.)* Tu n’as plus besoin de faire ça, Elise. Tu peux te reposer maintenant.

Je ris faiblement, couchée dans l’herbe. Des larmes coulent sur mes joues et s’accrochent à mon menton.

– Est-ce que je suis morte?

– Peut-être.

Elle tresse les brins d’herbe autour de moi, comme si elle me bordait. Je ressens un bien-être inexplicable, comme si je m’étendais après avoir passé la journée debout.

– As-tu déjà fait ça avant?

– Oui.

Elle se lève, secoue les brins d’herbe de sa robe, et me sourit encore une fois.

– Je dois maintenant te dire adieu, mais je te promets que tout ira bien.

Je la regarde lever les mains vers le ciel, et les chaudes couleurs du soleil couchant s’assombrissent, avant de passer au violet du crépuscule, puis au noir total.

– Allison?

– Oui?

– Vas-tu ouvrir les stores demain matin?

Elle rit doucement.

– Plus maintenant. Mais je peux faire quelque chose qui est presque aussi bien.

Elle fait un autre geste de la main, et des centaines de milliers d’étoiles illuminent le ciel.

– Oh, dis-je dans un souffle.

Allison dépose un doux baiser sur mon front, et je ferme les yeux, tombant déjà dans un sommeil profond et paisible.

– Bonne nuit, Elise.

Puis elle disparaît.

Legislative
Assembly
of Ontario



Assemblée
législative
de l’Ontario